

Noël

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 51

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Noël.

Quelques jours seulement nous séparent de cette fête religieuse, si belle, si réjouissante dans sa signification : *Dieu avec nous!* Nous ne la laisserons point passer sans en dire quelques mots.

Parmi toutes les traditions de la nuit de Noël, la plus charmante assurément et celle pourtant dont on parle le moins, est la coutume qu'ont les enfants de mettre dans la cheminée leur soulier, en se couchant, pour que le petit Jésus y dépose ses présents pendant leur sommeil. Que d'émotion chez les chers petits êtres? Quelle anxiété! Si Jésus n'allait pas venir!... Cette nuit-là, leur sommeil est agité, les polichinelles se mêlent dans leurs rêves aux anges aux ailes d'or, et les boîtes de soldats aux enfants-Jésus en cire et à chevelure blonde.

Cette pratique si poétique en sa naïveté est surtout en honneur dans le Nord, où elle prend un caractère plus marqué que chez nous. Elle se double d'un enseignement caractérisé par la création d'une sorte de croquemitaine qui accompagne Jésus et l'empêche de distribuer ses joujoux et ses bonbons aux enfants qui ne l'auraient pas mérité. Ainsi la nuit de Noël devient pour les chers bébés comme une sanction de leur conduite et un but d'émulation au bien.

Se rappelant la poétique légende des rois Mages venant adorer l'enfant Jésus dans sa crèche, les souverains du nord de l'Europe, à la Noël, se font un devoir d'honorer l'enfance pauvre et déshéritée et de la fêter. L'empereur Guillaume et les membres de la famille impériale ne manquent pas, à Berlin, la veille de Noël, de parcourir la foire aux joujoux, spécialement organisée pour la circonstance, sous le nom de *Christ-Kindelsmarkt*, et y font de nombreuses emplettes destinées aux enfants nécessiteux de la capitale.

En Danemark, en Suède, la famille royale suit le même exemple. Là, d'ailleurs, la Noël est une si grande fête de fraternité que, même dans les auberges, l'étranger reçoit ce jour-là le vivre et le couvert sans qu'on l'oblige à payer. Toutes les portes sont ouvertes : chacun peut

s'asseoir librement au foyer ou à la table et y est bien venu. Les oiseaux eux-mêmes sont de la fête. Sur les toits on place de hautes perches chargées d'épis d'avoine à leur intention. Tout doit être joie dans la nature ce jour-là.

En Angleterre, la reine Victoria fait dresser au château un arbre de Noël chargé de jouets et de présents qu'elle distribue elle-même, aidée des princesses, aux enfants de ses tenanciers. En revanche, ceux-ci lui offrent, comme c'est l'usage pour tous les châtelains de la Grande-Bretagne, une tarte énorme que les enfants portent processionnellement à la lueur des torches au château royal.

A Paris, la grosse affaire de la nuit de Noël était autrefois le réveillon, mais chaque année, la tradition de ce souper s'en va davantage. A part le monde où l'on s'amuse et où l'on ne néglige aucun prétexte de festoyer, la grande majorité des réveillons qui ont lieu sur les bords de la Seine, dans des maisons particulières, ont pour amphitryons des étrangers. L'année dernière, par exemple, le comte de W... s'était distingué dans cette fête de famille et d'invités. Un arbre gigantesque de Noël avait été dressé dans la vaste serre de son hôtel des Champs-Élysées ; et c'est sous ses branches, chargées de cadeaux de Noël, que la table a été dressée.

La classe moyenne, qui gardait si religieusement autrefois la tradition de l'oie de Noël, ne sait plus guère ce que c'est à présent. Les habitudes de café ou de cercles des chefs de famille ont détruit ces fêtes du foyer où nos pères aimaient à se retrouver le verre en main et le ventre devant la nappe. On ne comprend plus de nos jours le charme de ces réunions sous le manteau de la cheminée, d'où toute prétention était bannie : il faut du fracas dans le menu et des fleurs sur la table. Or, comme la caisse des gens n'a pas grossi en même temps que leurs prétentions, ils en sont réduits à ne satisfaire qu'en rêve leur appétit trop luxueux, et voilà pourquoi la grande masse ne fête plus la veille de Noël comme autrefois.

Autrefois, le minuit de Noël ne ressemblait pas aux autres minuits, tant s'en faut, dans notre bon canton de Vaud, du moins ; il renfermait tout un monde de choses extraordinaires. Le voisin était là debout sur son pas de porte, l'oreille au guet, malgré le froid. Qu'attendait-il? Le premier coup de minuit... Alors, il courait d'un trait à la fontaine pour boire un verre d'eau, car cela devait lui porter bonheur pendant la nouvelle année ; la fortune serait sa fidèle amie.

Dans la chambre à côté, la domestique balayait au même moment sa chambre, en ayant soin de tourner le dos à son miroir et de balayer à reculons. De temps en temps, néanmoins, elle jetait en tremblant un coup d'œil sur ce miroir... Pourquoi cela?... Ah! ne riez pas, car elle devait y voir celui qui lui était destiné pour époux, et le nombre d'enfants qu'elle devait avoir. Si elle ne devait pas se marier, elle y voyait un fantôme, la mort ou quelque chose de semblable. Mais son secret ne restait point caché ; le lendemain elle ne pouvait s'empêcher de le raconter vers la fontaine. Sans doute qu'un jeune homme à moustache cirée et une douzaine d'enfants blonds aux yeux bleus lui étaient apparus dans le miroir complaisant.

Dans la ferme du vieux château, tout était en émoi ; on se regardait d'un air inquiet ; les *servants*, pendant la nuit de Noël, faisaient des leurs!... Gare aux servantes qui les avaient négligés, qui ne leur avaient pas donné les primeurs de la cuisine ! Le lendemain matin, tout y serait sens dessus dessous ; les cendres seraient dans les marmites, la soupe avec la boîte au cirage dans le pot au beurre, que sais-je encore ?

Enfin, dans chaque maison, on passait une partie de la soirée à fondre des plombs que l'on faisait expliquer par une vieille femme, un peu sorcière si possible. Le plomb dans la main, elle vous construisait tout un avenir. Et chaque évènement qui surgirait pendant l'année serait évidemment une conséquence du plomb de Noël.

Aujourd'hui, il ne reste heureusement que bien peu de chose de ces

croyances populaires, qui se sont effacées au souffle de la civilisation. Tous ces bizarres mystères font place au grand mystère de la Nativité, qui se traduit dans cette parole vivifiante : *Dieu avec nous !*

Un livre qui m'a fait plaisir.

Depuis une quinzaine de jours, vous avez sans doute fait comme moi, chers lecteurs, vous vous êtes fréquemment arrêtés devant les vitrines de nos librairies, où s'étalent d'innombrables publications nouvelles, avec leurs titres alléchants.

Parmi celles-ci, vous avez évidemment remarqué un volume à la couverture coquettement illustrée d'un joli paysage alpestre, au-dessous duquel on lit ce titre, coupé par une branche fleurie :

AUTOUR DU LÉMAN.

Et puis, tout au haut de la page, et en caractères bien moins apparents, le nom des auteurs, *M. et M^{me} Georges Renard*.

Ce titre : « *Autour du Léman* », qui évoque pour nous tous les charmes, toutes les beautés d'une contrée que nous chérissons ; — le nom des auteurs, dont nous connaissons la plume fertile, le style entraînant, riche d'images et de gracieuses descriptions ; — l'aspect de ce volume, si élégant, si soigné, au point de vue typographique, par la maison Viret-Genton ; — les charmantes vignettes de M. Golliez, jetées comme au hasard — un hasard heureux — dans le texte, au bord des marges, au coin d'une page, tout cela est bien tentant, n'est-ce pas ?...

Aussi n'y ai-je pas résisté. Ce livre est maintenant sur ma table et je l'ai lu avec infiniment de plaisir. Laissez-vous tenter aussi, et vous irez de page en page, de « nouvelle » en « nouvelle », avec délices. Il y a tant de vie et de fraîcheur dans ces tableaux de mœurs, dans ces descriptions de la nature, qu'on se livre tout entier à cette lecture attachante.

Rien dont on puisse dire comme de tant d'autres publications : « Il y a des longueurs... Et puis, par-ci par-là, c'est un peu forcé... Que voulez-vous, ce n'est pas ça. »

Non, c'est toujours ça, au contraire. Le récit est toujours vif, l'intérêt soutenu : beaucoup d'imprévu, de gaies et bonnes surprises.

La première nouvelle, intitulée : *Un chasseur de chamois*, vous empoigne tout de suite. On se représente, on voit ce fier et courageux Rouvenaz, le fusil à l'épaule, franchissant les rochers abruptes et bravant tous les dangers. On partage les impressions de ce caractère si fortement trempé ; on sympathise aux déceptions, aux malheurs qui l'accablent dans sa carrière de chasseur, dont la fin tragique est si profondément triste et touchante.

Oh ! que les auteurs ont bien fait de placer immédiatement après cette émouvante histoire, celle si piquante et si gaie des *Trois gifles*. Voulez-vous que je vous en fasse venir l'eau à la bouche ?... Ecoutez ces quelques lignes par lesquelles elle débute :

Depuis quand ils s'aimaient ? Ils n'en savaient, ma foi ! rien : leur amour avait presque le même âge qu'eux. Une fois, quand ils étaient petits, tout petits, on avait dit à Jean : « Aime bien Antoinette, c'est ta petite femme ! » En même temps, on avait dit à Antoinette ! « Aime bien Jean, c'est ton petit mari ! » Et depuis lors Jean aimait Antoinette et Antoinette aimait Jean.

C'était vraiment une jolie paire d'amoureux en miniature ! Elle, potelée, rosée et blanche, avec de fins cheveux blonds qui vagabondaient en mèches folles autour de sa frimousse éveillée, des yeux bleus rieurs, un nez en trompette et des dents de souris. Lui, svelte, brun, de grands yeux noirs, le nez droit et un petit air sérieux de penseur et de père de famille.

Monsieur et Madame Renard, on dit qu'on n'emprunte qu'aux riches, et bien, vous l'êtes si abondamment dans votre intéressante publication, que nous nous permettons de mettre encore sous les yeux de nos lecteurs une ou deux des pages que vous consacrez à vos deux petits héros, Jean et Antoinette, le jour de la *Fête du Bois*.

Jean est tout pénétré de son importance. Il a mis son képi à pompon vert et blanc, son bel uniforme neuf à liserés rouge vif, à boutons luisants comme de l'or. Sur sa manche brillent les galons de sergent. Il a pris une allure martiale, des airs fendants et une voix de commandement, ainsi qu'il convient à un collégien qui a l'honneur d'être sous-officier au corps des cadets. C'est un homme de douze ans, maintenant, et il ferait beau voir qu'on le traitât en enfant. On serait bien reçu ! Mais pourquoi donc cette tenue flamboyante ! Oh ! c'est bien simple : nous sommes au matin de la *Fête du Bois*.

Dès cinq heures du matin, le canon a tonné, les tambours ont battu le rappel. Pareilles à des fourmillières qu'un passant malicieux aurait bouleversées, toutes les maisons sont en rumeur.

Vous n'erez pas à Antoinette l'injure de croire qu'elle puisse dormir le matin de ce grand jour ; sitôt qu'elle entend les fanfares joyeuses annonçant le passage des « cadets », elle saute à bas de son lit et court à la fenêtre pour les voir défilier. Elle constate que Jean a levé la tête comme pour lui envoyer un imperceptible salut. Alors seulement elle s'aperçoit qu'elle est en chemise de nuit. Mais bah ! à neuf ans, ces choses-là ne tirent pas à conséquence ! Elle se regarde au miroir... ô bonheur ! ses papillotes n'ont pas souffert ! Depuis trois jours et trois nuits, malgré la fatigue et les maux de tête, elle n'a pas quitté son auréole de papier tortillé. « Il faut souffrir pour être belle », lui a-t-on dit, et Antoinette souffre avec une patience angélique. On a mouillé ses cheveux d'eau sucrée pour les mieux faire tenir ; quelle torture quand il faudra les démêler ! N'importe. L'essentiel est d'être

frisée pour la fête... Vite un coup d'œil à la belle robe blanche qui s'étale dans toute sa splendeur sur le canapé du salon ! Dire qu'il faut attendre encore quatre heures (quatre siècles) avant de s'en revêtir ! Pauvre Antoinette ! Comment trouver assez d'appétit pour manger son déjeuner, quand son petit cœur palpète de joie et d'impatience. On a beau la presser, la gronder, rien n'y fait. — Mademoiselle, restez à votre place ! — Ah bien oui ! elle se lève de table, court regarder le ciel, constate qu'il est au beau, puis une pirouette, une glissade sur le parquet, et la voilà devant la pendule, essayant de faire avancer les aiguilles de ses doigts mignons.

Mais après tout, chers lecteurs, pourquoi prolongerais-je ces citations ? puisque vous ne tarderez pas à posséder le volume, et qu'après l'avoir parcouru, vous vous empresserez de l'offrir comme étrenne à l'un des vôtres.

Je vous ai parlé de deux « nouvelles » seulement ; notez qu'il en contient bien davantage : *Le mariage de Pierre Vernens*, *Oiseau de passage*, *Grand-père et Petit-fils*, *La mort d'un Roi*, etc., etc., toutes aussi attrayantes les unes que les autres. Jamais, je vous l'assure, jamais lecture ne m'a laissé une impression plus agréable. Tâtez-en, je vous prie, et vous verrez si le *Conteur* ne vous a pas dit vrai, — comme il le fait toujours, du reste.

L. M.

Le premier drapeau.

La présentation d'un drapeau aux conscrits, comme elle se pratique en France, intéressera sans doute nos jeunes soldats. Voici la jolie description qu'en fait l'*Estafette* de Paris :

« A l'occasion des inspections trimestrielles des corps de troupe, les conscrits vont, pour leur première revue, former les rangs et voir sur leurs fronts flotter les plis du drapeau.

Cette solennité est pour eux la révélation d'une vie plus haute et d'une religion nouvelle ; elle est, après l'incorporation matérielle, leur véritable immatriculation d'âme dans l'existence militaire, dans la carrière qui fait appel à leur patriotisme, à leur abnégation, à l'héroïsme. Aussi l'autorité militaire a-t-elle compris toute l'importance de cette initiation aux grands devoirs et s'emploie-t-elle à en développer tout le prestige.

Sur le champ de manœuvre, les compagnies se déploient et s'alignent. Par ces temps de décembre, le froid mord dur, la bise cingle les faces, le gel gerce les doigts gourds, crispés sur les fusils, les pieds raidis trépignent. Cependant, soudain, tout s'immobilise ; les ordres brefs des capitaines se sont tus ; d'un grand silence jaillit la voix enflée du colonel :

— Garde à vous !